

# LA FILLE DU TAMBOUR MAJOR

**J'**aimerais réveiller vos souvenirs, regarder avec les yeux d'autrefois, et emprunter avec vous les chemins du passé, prendre votre main...suivez moi...

Nous allons remonter le temps, revenir à ce moment, où vous avez franchi pour la première fois, les portes d'un théâtre.

Partageons l'émotion de cet instant retrouvé !

Vous portiez un beau costume ou votre plus jolie robe.

Une fois la grille ouvragée couronnée de flèches d'or franchie, un monde délices s'ouvrait.

Les belles statues tenant des torchères éclairées encadraient l'escalier, elles incitaient à gravir lentement les marches. Les lustres de cristal brillaient, leurs pampilles cliquetaient sous l'effet d'une légère brise parfumée qui caressait vos joues rosies de plaisir. Dans le hall d'entrée, les plafonds peints, la multitude de miroirs, les allégories de bronze doré, ouvraient les pages d'un livre magique.

Une dame en robe noire à col blanc vous a mené à votre fauteuil. Il était en peluche rouge à clous dorés.

De l'orchestre qui s'accordait dans la fosse, on apercevait les têtes des musiciens lançant leurs premières notes.

Fébrile vous ne saviez où porter vos yeux émerveillés.

Un grand rideau rouge ourlé d'une large frange or cachait la scène.

Dans le lointain, une sonnette stridente a retenti, lentement les lumières se sont éteintes, le public bruyant s'est calmé.

Un homme en habit dans un halo de lumière a salué la salle, a levé le bras une baguette à la main : c'était le chef d'orchestre !

Les premières mesures de la mélodie vous ont fait frissonner, le rideau s'est levé. Le spectacle commençait.

Nous sommes à cet instant là de votre première représentation théâtrale, ce moment d'enchantement universel qui nous unit.

Je vais tenter de réveiller ces «opéras de province», ces opéras féériques de «la première fois» qui ont épanoui nos esprits, avides d'art et de culture.

Je vais ouvrir grand ! Les portes de mon opéra, à Oran.

C'était un curieux palais Napoléon III cantonné de tours carrées couronnées de coupoles dorées coiffant quatre pilastres. En façade, trois grandes fenêtres garnies de balcons arrondis, et deux à balcons droits supportaient l'envol d'une immense allégorie au centre. Cette sculpture de Fulconis semblait défier la montagne du Murdjadjo, son fort, et la chapelle de Santa-Cruz qui veillaient sur la ville aux deux lions (1). Ces éléments se combinant avec grâce sur la Place de la Mairie où se dressait ce temple exquis de la musique !

Les trumeaux des portes vitrées gardaient prisonnières des femmes aux longs cheveux d'or, pinçant de leurs doigts effilés des harpes.

Sur les plafonds peints et la coupole, des angelots bouclés escortaient des renommées aux trompettes d'airain attelés à des chars couverts de roses.

Cachées au sein des nuages éthérés, les muses dansaient une ronde inspirée, leurs blanches mains retenant livrets, chaussons ou partitions.

Sur les panneaux ponctuant les murs, des médaillons sculptés de fleurs, fruits ou épis, nous rappelaient que nous étions sur une terre riche.

Dans le foyer dominant la Place d'Armes, le luminaire flamboyant éclairait les fresques, où parfois mauresques aux œillades prometteuses, négresses enturbannées aux seins voilés, et créatures pâles couronnées de pampres,

prenaient des poses lascives. Lors de l'inauguration, ces beautés dénudées avaient scandalisées les bourgeoises alors que leurs maris dégrafaient le col de leur habit soudain trop serré, ces tentations exotiques les menant aux bords d'apoplexies passagères.

L'orchestre attaque les premières mesures. Nous nous calons dans les fauteuils, recueillis, déjà en extase, prêt à nous laisser emporter par cette musique divine.

Votre voisin, un mélomane assidu, l'air entendu teinté d'une légère supériorité, lance des regards alentour pour exprimer sa satisfaction : il connaît cet opéra !

Lorsqu'un grand air s'annonce, vous sentez ce frémissement, ce Ah ! de plaisir qui agite la salle toute à l'anticipation d'un moment d'exception. Ce Ah ! de bonheur, ce remous subtil, cet instant complice qui précèdent arias et cavatines, nous ont fait vibrer tant de fois !

Au dernier acte de Lakmé, le rideau se levait sur une jungle exubérante.

L'héroïne, une ravissante créature au sari blanc et argent, corps et visage paré d'or, savait son amour impossible !

Il la menait au suicide en mangeant une fleur vénéneuse de datura.

L'action se déroulait dans une clairière de forêt indoue, elle resplendissait sous vos yeux, d'un réalisme tel, que vous en sentiez les odeurs poivrées.

Le décorateur avait disposé de toutes les fleurs blanches des pépinières de la région, grand lys odorants, roses, glaïeuls, giroflées, perroquets (2), géraniums, glycines, savamment mêlées aux cannas, palmiers, caoutchoucs, philodendrons géants, cette floraison restituait la divine beauté mystérieuse des contreforts embrumés de Saharanpur.

Dans Guillaume Tell, Tony Poncet, habillé d'un pourpoint de velours marron, jambes gainées de collants verts, dans de hautes bottes daim beige, chantait «Asile Héréditaire». Il était solidement campé devant un chalet dont la cheminée fumait, sur le sol, feuilles d'automne et fagots de bois épars, au fond une vraie cascade ruisselante, avec lac et sommets enneigés. Ce décor restituait à s'y tromper le paysage du Canton de Uri.

Ses contre-ut, et son contre ré bémol, ces notes les plus hautes dont il se jouait avec une aisance déconcertante, portaient au délire la salle qui l'adorait. Elle l'acclamait debout, il bissait alors avec aisance cet air le plus difficile de l'art lyrique, que l'on appelle «le tombeau du ténor».

Lors d'une saison lyrique l'on monta une très belle Tosca, avec un plateau éblouissant et une interprète plantureuse qui venait du «Teatro della Scala». Le metteur en scène avait décidé de donner dans le grandiose en renforçant particulièrement les mouvements de foule.

Au dernier acte, pour étoffer le bataillon de soldats, il fit appel à des figurants arabes que l'on trouva dans les rues voisines, des algériens parlant quelques mots de français ravis de se retrouver sur scène. Une rémunération et un repas décidèrent sûrement de leur prestation occasionnelle.

Il y eu peu de temps pour les répétitions, le metteur en scène avait recommandé à ce nouveau bataillon de suivre toujours la Dame.

«... Avaient-ils compris ? Ils assurèrent tous en chœur, ... Oui...Oui !»

On leur passa en hâte des tuniques, les coiffa d'un shako, ils enfilèrent des bottes trop grandes ou trop petites, on ne les maquilla pas ils avaient naturellement l'air de soudards. Au dernier acte, le rideau s'ouvre sur les remparts du château Saint Ange dans une pénombre savamment éclairée

de lanternes, Mario chante ses airs bouleversants :

**UN TRIOMPHE !**

Il est fusillé. Cette pauvre Tosca bernée secoue son amant mort à ses pieds, lance ses sublimes cris de désespoir, et se jette dans le vide

**UN TRIOMPHE DELIRANT !**

Le public étonné voit le bataillon discipliné de nos braves algériens, obsédés par les recommandations impératives de la mise en scène, enjamber en groupe serré le muret et poursuivre l'héroïne. Ils arrivèrent donc en cascade sur le même matelas où gisait encore cette Tosca plantureuse, qui tentait péniblement de se relever.

Elle fut dans l'impossibilité de venir saluer pour les rappels, bras cassés et côtes enfoncées l'en empêchèrent. Elle fut conduite aux urgences de l'hôpital Baudens, on la corseta de plâtre.

Elle ne revint jamais chanter dans notre bel opéra !

Aux alentours du 11 novembre, la tradition voulait que l'on monte un spectacle à connotation patriotique. Pour de nombreuses familles pieds-noirs, la Grande Guerre fut une faucheuse efficace. Les troupes coloniales, dont nos grands-pères faisaient partie, furent scientifiquement utilisées, «chair à canon» étant souvent le douloureux privilège des colonies.

En novembre 1961, la France avait mis en place son repli et sa politique d'abandon. L'on étouffait déjà d'une manière définitive notre refus de cette décision inique. Pour manifester notre désir de rester français, il nous restait les bruyants concerts de casseroles, les fenêtres tricolores, les avertisseurs des voitures, parfois quelques opportunités imprévisibles...

Cette année, on donnait « La Fille du Tambour Major », une opérette dont le tableau final du 3ème acte, célèbre l'entrée des Français à Milan pendant la campagne d'Italie du Général Bonaparte.

Obligations mondaines obligent, à la première, toute la bonne société et les plus hautes autorités locales étaient présentes, le rideau se lève sur le dernier tableau.

Stupeur !

Tout était décoré de drapeaux français, une fanfare militaire s'avance sur scène, les costumes des artistes étaient dans ces couleurs patriotiques, les cocardes éclataient, la scène était barrée de guirlandes tricolores, l'occasion était trop belle !

Le public en un élan spontané se lève à l'unisson, entame la Marseillaise avec une émotion et une fougue qui laissèrent le plateau et l'orchestre pantelants.

Ce chant défendu, ponctué de fervents «Algérie Française», est repris par les éléments sédentaires de la troupe, des pieds-noirs. Les solistes émus comprirent cette manifestation désespérée, et enchaînèrent a capella en un sursaut patriotique de connivence. L'orchestre, qui arrêta sa prestation, rejoignit ces chœurs.

Au premier balcon s'exhibait une sommité « militaire » qui avait pour consigne stricte d'empêcher et d'étouffer de telles manifestations...

Cet officier comprend le défi que nous lui lançons, ainsi qu'à l'autorité traîtresse qu'il représente, peu respectueuse de la parole qu'elle nous donna en 1958 à Mostaganem (3). Blême d'une rage à peine contenue, impuissant devant cette ferveur, il tente d'enfiler ses gants blancs, pose son képi de travers sur son crâne dégarni, se lève et quitte sa loge en renversant son fauteuil.

La salle, devant son départ piteux, continue, stimulée, son chant, avec la joie de remporter une victoire momentanée, mais O combien symbolique !

Sur ces notes mélancoliques, voici arrivée la fin de ce moment...

J'ai tenté de ressusciter ces opéras mythiques de la mémoire...

Refermons les afin que nos doux souvenirs se pérennisent!...

Déposons délicatement les précieux programmes sur le rebord de la loge en velours fané...

Laissez moi, lentement baisser ce rideau à la frange vieille or décousue...

Les lumières vont s'éteindre l'une après l'autre...

Le décor s'estomper pour être à nouveau recouvert de la poussière du temps...

Les personnages se figer dans un passé révolu...

Le allégories attendre patiemment les beaux angelots taquins,

Nos regrets s'égrener...

... et mes larmes couler...

**Hubert R. VICENTE**

1 - Oran vient de l'arabe Wahran, la ville aux deux lions.

2 - Des strelizias

3 - Mai 1958, discours du Général de Gaulle : «Vive l'Algérie Française...»



**Suzanne DEILHES**



**Georges BOTTIAUX**



**Georges PAGES**



**Maria MURANO**



**Franca DUVAL**



**Albert LANCE**